

394

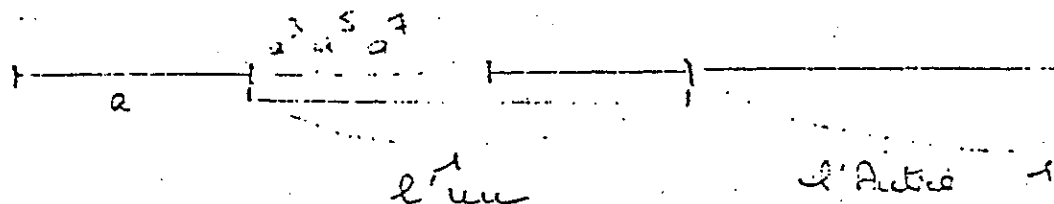
E C O L E F R E U D I E N N E D E P A R I S

Séminaire du Docteur LACAN

26 Avril 1967

25/6/67

395



Ou
Ce dessin est imparfait. Ne perdons pas de temps. Il est imparfait en ce sens qu'il n'est pas fini. La même longueur l qui définit le champ petit a devrait être reproduite ici. Je vous ai déjà suffisamment indiqué que ces deux segments; nommément celui-ci et celui qui n'est pas terminé, sont qualifiables de l'un et de l'Autre. L'Autre, au sens où je l'entends ordinairement. Le lieu de l'Autre, grand A.

Le lieu s'articule, la chaîne signifiante est et ce qu'elle supporte de vérité.

Ce sont là les termes de la diade essentielle où a à se forger la drame de la subjectivation du sexe. C'est-à-dire ce dont nous sommes en train de parler depuis un mois et demi.

Essentielle pour ceux qui ont l'oreille formée aux termes heideggeriens, qui, comme vous le verrez ne sont pas ~~pas~~ référence privilégiés, néanmoins, pour eux, je veux dire, non pas diade essentielle au sens de ce qui est, mais au sens de ce qui, il faut bien le dire en allemand, de ce qui west, comme s'exprime Heidegger, d'ailleurs d'une façon déjà forcée au regard de la langue allemande. Disons de ce qui opère en tant que "sprach(en)", soit la cohabitation laissée à Heidegger du terme de langage.

Il s'agit-là de rien d'autre que de l'économie de l'inconscient, voir de ce qu'on appelle communément le processus primaire.

N'oublions pas que pour ces termes, ce que je viens d'avancer comme ceux de la diade, de la diade dont nous partons, de l'un et de l'autre, l'un tel que je l'ai précisément articulé la dernière fois, et que je vais d'ailleurs reprendre, l'autre, dans l'usage que j'en fais depuis toujours. N'oublions pas, dis-je, que nous avons à partir de leur effet, leur effet à ceci de dérisoire qu'il prête la grossière métaphore que ce soit lui, l'enfant.

La subjectivation du sexe n'enfante rien, si ce n'est le malheur.

Mais, ce qu'elle a produit déjà, ce qui nous est donné de façon univoque dans l'expérience psychanalytique, c'est là ce déchet dont nous partons comme du point d'appui nécessaire pour reconstruire toute la logique de cette diade. Ceci, en nous laissant guider par ce dont cet objet est la cause, vous le savez, à proprement parler, est la cause, à savoir le phantasme.

La logique, s'il est vrai que je puis poser comme sa thèse initiale ce que je fais, qu'il n'y a pas de métalangage, c'est ceci la logique, qu'on peut extraire du langage nommément les lieux et les points, où si l'on peut dire, le langage parle de lui-même. Et c'est bien ainsi qu'elle s'épanouit de nos jours. Quand je dis "s'épanouit de nos jours", c'est parce que c'est évident. Vous n'avez qu'à ouvrir un livre de logique pour vous apercevoir que ça n'a pas la prétention d'être autre chose. Rien d'antique, en tous cas, à peine déontologique. Là-dessus, tout de même, reportez-vous, puisque je vais vous laisser 15 jours de battement, à la lecture du Sophiste, j'entends du dialogue de Platon, pour savoir combien cette formule, je dis concernant la logique, est exacte, et que son départ ne date donc pas d'aujourd'hui ni d'hier.

Vous comprendrez que c'est, en fait, de ce dialogue, le Sophiste, que part Martin. Je dis Martin Heidegger, pour sa Restauration de la question de l'être. Et, après tout, ce ne sera pas une discipline moins salubre pour vous, que de lire, puisque mon manque d'information a fait que, ne l'ayant reçu que récemment par un service de presse, ce n'est que d'aujourd'hui que je peux vous conseiller de lire l'Introduction à la Métaphysique, dans l'excellente traduction qu'en a donnée Gilbert KAHN. Je dis "excellente", parcequ'à la vérité, il n'a pas cherché l'impossible, et que, pour tous les mots dont il est impossible de donner un équivalent, sinon l'équivoque, il a tranquillement forgé ou reforcé des mots français, comme il a pu, quitte à ce qu'un lexique, à la fin, donne son exacte référence allemande. Mais, tout ceci n'est que parenthèse.

Cette lecture facile, ce qui peut être contesté des autres textes d'Heidegger, mais je vous l'assure, celle-là extraordinairement facile, même d'une note très nettement tranchante de facilité. Il est impossible de rendre plus transparente la façon dont il entend que se repose à notre détour historique, la question de l'être.

Ce n'est point certes que je pense qu'il s'agisse là d'autre chose que d'une lecture d'exercice, et comme je disais à l'instant, de salubrité. Cela nettoie bien des choses mais cela ne s'en fourvoie pas moins de donner la seule consigne d'un retour à Parménide et à Héraclite, si génialement qu'il les situe, au niveau précisément de ce méta-discours dont je parle comme immanent au langage. Ça n'est pas un métalangage. Le méta-discours immanent au langage, et que j'appelle la logique, voilà bien sûr qui mérite d'être rafraîchi à une telle lecture.

Certes, je ne fais usage, vous pouvez le remarquer, d'aucune façon, du procédé étymologisant, dont Heidegger fait revivre admirablement les formules dites pré-socratiques. C'est qu'aussi bien, la direction que j'entends indiquer diffère, diffère de la sienne précisément en ceci qui est irréversible, et qu'indique le Sophiste. Lecture, elle aussi, extraordinairement facile, et qui ne manque pas aussi de faire sa référence à Parménide, précisément pour marquer combien il a été loin et inférieure cette défense que Parménide exprime en ces deux vers :

ait la force

Non, jamais tu ne plieras de force les non-être à être, Que cette route de recherches écarte plutôt ta pensée.

C'est précisément la route ouverte, ouverte dès le Sophiste qui s'impose à nous à proprement parler, à nous, les analystes, pour seulement que nous sachions à quoi nous avons à faire.

Si j'avais réussi à faire un psychanalyste lettré, j'aurais gagné la partie. C'est-à-dire qu'à partir de ce moment-~~là~~, la personne qui ne serait pas psychanalyste deviendrait, de par là-même, une illettrée. Les nombreux lettrés qui peuplent cette salle se rassurent, ils ont encore leur petit reste.

Il faut que le psychanalyste arrive à concevoir la nature de ce qu'il manie. Comme cette scorie de l'été, (25e) cette pierre rejetée, qui devient la pierre d'angle, et qui est proprement ce que je désigne par l'objet petit a, et que c'est un produit, je dis produit de l'opération du langage, au sens où le terme produit est nécessité dans notre discours par la levée depuis Aristote de la dimension de l'ergon, exactement du travail.

Il s'agit de repenser la logique à partir de ce petit a. Puisque, ce petit a, si je l'ai dénommé, je ne l'ai pas inventé, que c'est proprement ce qui est tombé dans la main des analystes, à partir de l'expérience qu'ils ont franchie dans ce qui est de la chose sexuelle.

Tous savent ce que je veux dire. Et en plus qu'ils ne parlent que de ça. Ce petit a, depuis l'analyse, c'est vous-mêmes. Je dis chacun d'entre vous, dans votre noyau essentiel, cela vous remet sur vos pieds, comme on dit. Cela vous remet sur vos pieds du délire de la sphère céleste, du sujet de la connaissance.

ça explique

Ceci étant dit, c'est la seule explication valable.

(C'est) Pourquoi, comme chacun peut le voir, on part dans l'analyse de l'enfant. C'est pour des raisons à proprement parler métaphoriques. Parce que le petit a est l'enfant métaphorique de l'un et de l'autre, pour autant qu'il est né comme déchet de la répétition inaugurale, laquelle, pour être répétition, érige ce rapport de l'un à l'autre, répétition d'où naît le sujet.

La vraie raison de la référence à l'enfant dans la psychanalyse n'est donc en aucun cas la graine de G L la fleur promise à devenir l'heureux salaud qui paraît à M. ERIKSSON le suffisant motif de ses cogitations et de ses peines. Mais seulement cette essence problématique, l'objet a, dont les exercices nous stupéfient, bien sûr, pas n'importe où, dans les fantasmes, et très suffisamment mise à exécution de l'enfant, que ce soit à leur niveau qu'on en voie les jeux et les voies les mieux frayés, il faut pour ça recueillir des confidences qui ne sont pas à la portée des psychologues de l'enfant.

x
parvenia

Bref, c'est ce qui fait que le mot "âme" ^{a dans} attend ^x le moindre des ébats sexuels de l'enfant, dans sa perfection, comme on dit, la seule, l'unique, et la seule digne présence qu'il faille accorder à ce mot, le mot "âme".

Alors, je l'ai dit la dernière fois, l'un c'est simplement dans cette logique, l'entrée en jeu de l'opération de la mesure, de la valeur à donner à petit a. Dans ^{l'analyse} cette opération de langage qui va être, en somme, quoi d'autre se propose à nous, tentative de réintégrer ce petit a dans quoi ? Dans cet univers de langage. J'ai déjà posé au départ de cette année, quoi ? qui n'existe pas, il n'existe pas pourquoi ? précisément à cause de son existence à lui, l'objet petit a, comme effet.

Donc, opération contradictoire, et désespérée, dont heureusement, la seule existence de l'arithmétique, fut-elle élémentaire, nous assure que l'entreprise est féconde. Car, même au niveau de l'arithmétique, on s'est aperçus, récemment, il faut le dire, que l'univers de discours n'existe pas. Alors, comment les choses se présentent-elles au départ de cette tentative ?

$$\frac{1+a}{1} = \frac{1}{a}$$

Que veut-il décrire, (puisque'il nous faut ce 1 et que nous nous en contenterons pour la mesure de l'objet petit a,) ceci.

$$1 + a = \frac{1}{a}$$

Vous soupçonnez bien que dès que commencera la théorie à être l'objet d'une interrogation sérieuse de la part des logiciens, il y aura beaucoup à dire sur l'introduction ici des trois signes, qui se figurent comme plus, égal, et aussi bien la part entre le 1 et petit a.

Les épreuves
Ce sont là ~~des épreuves~~ auxquelles il faut bien provisoirement, pour que mon cours ne s'étire pas indéfiniment, que vous vous filiez à ce que je les arrête pour mon compte, n'en laissant apparaître ici que les pointes, au niveau où elles peuvent vous être utiles.

Il faut remarquer cependant que si parce que ça vient tout seul, et parce que vraiment c'est plus commode, nous avons encore assez de chemin à parcourir, j'inscris, ici, tout simplement la formule qui se trouve recouvrir ce que j'ai appelé la plus grande incommensurable, ou encore le nombre d'or qui désigne ceci, que de deux grandeurs, le rapport de la plus grande à la plus petite, du 1 au a en l'occasion, est le même que celui de leur somme à la plus grande. Que si j'opère ainsi, cela n'est certes pas pour faire passer trop vite d'ailleurs, des hypothèses dont il serait tout à fait fâcheux que vous les promiez pour décisives, je veux dire que vous y croyez trop, à ce paradigme, qui, simplement, entend faire fonctionner un temps, pour vous, l'objet petit a comme incommensurable à ce dont il s'agit, sa référence au zéro. C'est à ce titre que le 1, ce zéro, et son énoncé, est chargé de le recouvrir.

Mais rien n'indique au reste, dans la formule, que nous puissions tout de suite y faire entrer la notion mathématique de proportion. Tant que nous ne l'avons pas écrit expressément, ce qu'implique cette écriture telle qu'elle est là, pour quelqu'un qui la lit, au niveau de son usuel mathématique, savoir que c'est $\frac{1+a}{1} = \frac{1}{a}$. Tant que

est 1 n'est pas inscrit, la formule peut être considérée comme beaucoup moins serrée. Elle n'indique rien d'autre que ceci que c'est du rapprochement du 1 au petit a, que nous entendons voir surgir quelque chose. Quoi ? Pourquoi pas, à l'occasion, que le 1 représente la petit a. Je n'emploie guère ~~les~~ symbolisations au hasard. Et si, ceux qui, ici, peuvent se souvenir de celles, symbolisations, que j'ai données à la métaphore, ils se rappelleront qu'après tout, quand j'écris la suite des signifiants, avec l'indication que dans ses dessous cette chaîne comporte un signifiant substitué, et que c'est de cette substitution que résulte que le nouveau signifiant substitué au grand S, appelons-le S', de ce qu'il recèle le signifiant auquel il se substitue en valeur de ce quelque chose que j'ai déjà nommé ainsi, prend valeur de l'origine d'une nouvelle

dimension signifiée qui n'appartenait ni à l'un ni à l'autre des deux signifiants en cause.

$$\frac{S \dots S'}{S} \longrightarrow S' \left(\frac{1}{S^n} \right)$$

Est-ce qu'il n'apparaît pas que quelque chose d'analogue qui ne serait proprement ici que le surgissement de la dimension de la mesure ou de la proportion, comme signification originelle ²⁵ impliquée dans ce moment d'intervalle qui, après avoir écrit $1 + a = \frac{1}{a}$, le complète de l'un qui

en était absent quoique immanent, et qui, du fait d'être distingué dans ce second temps, prend figure de la fonction ici du signifiant sexe en tant que refoulé.

C'est dans la mesure où le rapport au 1 énigmatique pris dans sa pure conjonction $1 + a$ peut, dans notre symbolisme, impliquer une fonction du 1 comme représentant l'énigme du sexe en tant que refoulé, qu'il, que cette énigme du sexe va se présenter à nous comme pouvant réaliser la substitution, la métaphore, recouvrant de sa proportion le petit a lui-même.

Qu'est-ce à dire ?

Le 1, allez-vous m'opposer, n'est point refoulé, comme ici, me tenant à une formule approximative, j'ai fait une chaîne de signifiants et dont il conviendrait qu'effectivement aucun ne reproduise ce signifiant refoulé, c'est bien pourquoi il faut que le refoulé je le distingue, ici ce 1 de la première ligne, va-t-il là contre l'articulation que j'essaie de vous en donner ? Sûrement point en ceci. C'est que, comme vous le savez, et vous avez pris la peine de vous exercer un tout petit peu à ce que je vous ai montré de ce qu'il est de l'usage qu'il convient de faire du petit a par rapport au 1, c'est-à-dire ayant marqué sa différence, et opéré sa soustraction d'avec le 1, de remarquer, comme je vous l'ai dit, que le $1 - a$ n'est égal à rien d'autre qu'à a^2 ; auquel succède, pour peu que vous reployiez ce a^2 sur le a, ici amené dans la première opération, auquel succède un a^3 , lequel se reproduit ici sur l' a^2 , par le même mode d'opération, pour obtenir ici un a^4 , toutes les puissances paires d'un côté à la rencontre des puissances impaires de l'autre, a^5 , a^7 qui s'éteindront ici, et leur tout réalisant cette somme qui se chiffre du petit 1. Ce que nous avons donc en haut de cette proportion, n'est rien d'autre que : $a + a^2 + a^3 + a^4$, et ainsi de suite, ce qui commence à partir de a^2 jusqu'à l'infini, étant strictement égal au grand 1.

s'effaçant

Il en résulte donc que vous avez là une figure assez bonne de ce que j'ai appelé dans la chaîne signifiante l'effet métonymique, et que j'ai depuis longtemps et d'ores et déjà illustré du glissement dans cette chaîne de la figure petit a.

Ce n'est pas tout. Si la mesure qui est ainsi donnée dans ce jeu d'écriture, car il ne s'agit de rien d'autre, est exacte, il en découle très immédiatement, qu'il nous suffit de faire passer ce bloc total du $1 + a$ à la fonction du 1 auquel il s'impose comme substitution, pour obtenir ceci

$$\frac{1 + (1 + a)}{1 + a} = \frac{1 + a}{1}$$

que je peux très bien m'offrir le luxe, histoire de continuer à vous amuser, je veux dire le dernier 1 de ne pas l'écrire, reproduisant à son niveau la manoeuvre de tout à l'heure, a qui me permettrait d'écrire à la suite :

$$\frac{1 + (1 + a)}{1 + a} = \frac{1 + a}{1} = \frac{1}{a}$$

lequel, si vous continuez à procéder dans la même voie se poursuit de la formule $\frac{a}{1 - a}$, lequel $1 - a$ étant égal à a^2 , ce n'est rien d'autre que $\frac{a}{1 - a} = a$

L'identification finale, ^{qui} en quelque sorte, sanctionne qu'à travers ces détours, ces détours qui ne sont pas rien puisque c'est là ~~de~~ que nous pouvons apprendre à faire jouer exactement les rapports de petit a au sexe, nous ramènent purement et simplement à cette identité du petit a.

Pour ceux à qui ceci reste un peu encore difficile, n'omettez pas que ce petit a c'est quelque chose de tout à fait existant. Je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, mais je peux vous en écrire la valeur :

$$\frac{\sqrt{5} - 1}{2} = 2,236068 \dots$$

Bref, je ne vous ^{en}réponds pas de ce chiffre, c'est un souvenir de ma ~~lup~~ ^{lup} on savait un certain nombre de chiffres par coeur. J'avais 15 ans, je savais par coeur les 6 premières pages de ma table de logarithmes. Je vous expliquerai une autre fois

quand on apprenait ainsi la mathématique.

à quoi cela sert. Mais il est bien certain que ce ne serait pas une des moins bonnes méthodes de sélection pour les candidats à la fonction de psychanalyste. Nous n'en sommes point encore là ... J'ai tellement de peine à faire entrer la moindre chose sur ce sujet délicat, que je n'ai même pas suggéré, jusqu'à présent, de prendre ce critère. Il vaudrait largement tous ceux qui sont en usage à présent ...

Nous reprendrons donc dans cette formule ?
pour désigner à proprement parler ici dans le $1 + a$, le point de ces formulations qui désigne le mieux ce que nous pouvons appeler le sujet sexuel.

Si le 1 désigne en son temps premier d'énigme, la fonction signifiante du sexe, c'est à partir du moment où le $1 + a$ arrive au dénominateur, de l'égalité telle que nous la voyons ici se développer, toujours la même, que surgit, comme vous pouvez le voir, quoique je ne l'aie pas écrit imprudemment, au niveau supérieur, ce fameux 2 de la diade qu'on ne saurait écrire sous la forme d'un 2 sans avoir averti que cela nécessite quelques remarques supplémentaires concernant dans cette occasion ce qu'on appelle la sociativité de l'addition. Autrement dit, que je détache le second ici en tant qu'il est dans cette parenthèse, pour le grouper dans une même parenthèse avec l'autre 1 qui le précède, mais qui a une fonction différente. Or, il n'est pas difficile de remarquer dans ces trois termes ce 1, ce 1 et ce petit a, les trois intervalles qui sont ici en cause, à savoir ceux qui mettent le petit a en problème au regard des autres 1.

Qu'est-ce que tout ceci peut vouloir dire ?

Pour confronter le petit a avec l'unité, ce qui est seulement instituer la fonction de la mesure, eh bien, cette unité, il faut commencer par l'écrire. C'est cette fonction que, depuis longtemps, j'ai introduite, sous le terme du trait unaire. "Unaire", ai-je dit, car il arrive que ma voix baisse.

Alors, où l'écrit-on, ce trait unaire ? essentiel à opérer pour la mesure de l'objet petit a au regard du sexe. Eh bien, sûrement pas sur le dos de l'objet petit a, puisqu'aucun objet petit a n'a de dos. C'est précisément à ceci que sert, je pense que vous le savez depuis toujours, ce que j'ai appelé le lieu de l'autre, en tant qu'il est précisément ici représenté comme appelé par toute cette démarche logique.

C'est-à-dire le *Mau* de l'autre d'abord, en tant que, comme tel, il introduit le redoublement du champ de l'un, c'est-à-dire encore que nous avons là rien d'autre, à proprement parler, que la figuration de ce que j'ai articulé comme la répétition originelle, comme ce qui fait que l'un premier, cet un si cher aux philosophes, et qui, pourtant, à leurs manipulations oppose quelque difficulté, que cet un ne surgit qu'en quelque sorte rétroactif à partir du moment où s'introduit comme signifiant une répétition.

Ce trait unaire, il me souvient des cris désespérés d'un de nos auditeurs des plus subtils, quand je l'avais simplement ramassé dans un texte de Freud, "l'Einziger Zug", où il avait passé inaperçu pour cet interlocuteur qui aurait aimé en faire la trouvaille lui-même. Ne croyez pas pourtant qu'il n'existe que là, Freud n'a pas découvert le trait unaire. Si vous voulez, simplement, entre autres, bien sûr, naturellement, je vais parler tout à l'heure des grecs, mais simplement pour rester dans l'actualité, ouvrir le dernier numéro de l'excellente revue qui s'appelle "Arts Asiatiques", vous y verrez la traduction d'un très joli petit traité de la peinture par un peintre dont, heureusement, j'ai le bonheur d'avoir de petits kakémonos, qui s'appelle *Sho Tao* et qui, ce trait unaire, en fait ma fois grand état, il ne parle que de cela, oui, il ne parle que de cela pendant un petit nombre de pages. Cela s'appelle en chinois, et pas seulement pour les peintres car les philosophes en parlent beaucoup ! qui veut dire *!* et qui veut dire trait. C'est le trait unaire.

Il a beaucoup fonctionné, je vous l'assure, avant qu'ici je vous en rebatte les oreilles.

Mais, l'important, donc, aussi, c'est de reconnaître ici dans cette fonction essentielle qui nécessite comme s'opposant, comme en miroir, le champ de l'autre, à ce champ de l'un énigmatique, à proprement parler ce qui est figuré depuis longtemps dans mon graphe par la connotation signifiant le grand A barré : $S(\bar{A})$. Ce qui permet aussi, dans cet article que j'ai intitulé "remarques", et qui donne la formule de ce qu'on appelle dans la psychanalyse et dans les textes freudiens l'une des formes de l'identification, identification à l'idéal du moi dont j'ai placé le trait précisément dans l'autre, comme indiquant au niveau de l'autre cette référence en miroir, d'où part précisément pour le sujet la veine de tout ce qui est identification. C'est-à-dire ce qui est spécialement dans le champ dont nous parlons aujourd'hui de la diade, à distinguer comme se situant, et se situant comme distinct des deux autres fonctions qui sont

respectivement celle de la répétition, l'identification nous la mettons au milieu, et enfin la relation, je vous ai dit la dernière fois ce qu'il fallait en penser concernant quoi que ce soit qui puisse s'autoriser de la diade sexuelle. Je l'ai qualifiée de bouffonne, cette relation dont on parle comme de quelque chose qui aurait la moindre assistance quand il s'agit du sexe.

Je voudrais simplement, ici, vous faire une remarque. Au temps même, juste après celui du sophiste, où Aristote intervient, où il fonde d'une façon dont il est juste de dire, ^{que} quelque soit la dissolution que nous avons su dans la suite opérer des opérations de la logique, dont il est juste de dire que ces catégories gardent un caractère inébranlable. Je vous ai déjà vivement incités à reprendre ce petit traité. Il est purement admirable pour tout ce qui concerne cet exercice qui peut vous permettre de donner un sens au terme de sujet.

L'énumération des catégories, je ne vais pas vous la refaire, celle de lieu, de temps, de quantité, de comment, de pourquoi, etc.... N'est-il pas frappant qu'après une énumération qui reste si exhaustive, on remarque que, précisément Aristote n'a pas introduit dans les catégories cette sorte de relation qu'on pourrait écrire, mais essayez un peu, vous m'en direz des nouvelles, la relation sexuelle.

Tous les logiciens ont l'habitude d'exemplifier les différents types de relations qu'ils distingueront transitives, intransitives, réfléchies, etc.. à les illustrer par exemple des termes de parenté, si untel, si a est le père de b, b est le fils de a, et ainsi de suite, Il est assez curieux, au moins aussi curieux que l'absence dans les catégories aristotéliennes de la relation sexuelle, que jamais personne ne se risque à dire que si A est l'homme de B, B est la femme de A.

Cette

Cette relation, pourtant, bien sûr, fait partie de notre question concernant ce dont il s'agit, à savoir^x question du statut, qui puisse fonder ces termes, qui sont à proprement parler, ceux que je viens d'avancer sous la forme d'homme et de femme.

Pour ce faire, il est tout à fait vain de projeter, pour employer un terme dont le psychanalyste use à tort et à travers, de projeter l'un qui vient marquer le champ de l'autre, dans ce que je vais maintenant appeler X, pour bien marquer que cet un n'était rien d'autre, jusqu'à présent qu'une dénomination. Qu'il faille dénommer de l'un du trait unaire ce qu'il est là entre le petit a et le grand Autre, c'est ce qu'on ne peut que par abus considérer comme ce champ X, l'unifiant, le faisant unitif, bien plus. Bien sûr,

405

x *Révélation*

ce n'est pas d'hier que ce glissement s'est opéré, ce n'est pas le privilège des psychanalystes. La confusion d'un être, quel être, suprême, avec le un comme tel, c'est ce qui s'incarne d'une façon imminente par exemple sous la plume d'un Plotin. Chacun sait cela. Trait balance de cette fonction médiane qui n'est pas rien, puisqu'elle opère. Je l'ai appelée celle fondamentale de l'idéale du moi, en tant qu'en dépendent toute une cascade d'identifications secondaires, notamment celle du moi idéal, lequel est noyau du moi. Tout ceci a été exposé et reste inscrit à sa place et en son temps, et à soi seul fait bien surgir la question de quel motif la multiplicité de ces identifications est nécessitée. Il est clair qu'il suffit de se reporter au petit schéma optique que j'en ai donné qui, lui, n'est qu'une métaphore, alors que ceci n'a rien de métaphorique, puisque ce sont les métaphores qui précisément sont opérantes dans la structure.

que Bref, le lien de l'un à l'autre par identification et surtout s'il prend cette forme réversible qui fait de l'un l'être suprême, est à proprement parler typique de l'erreur philosophique.

Bien sûr, si je vous ai dit de lire Le Sophiste, c'est qu'on est loin d'y tomber en ce temps, et ce Plotin est ici la meilleure référence pour en faire les preuves. *l'opinion* Je ne voudrais y opposer que les mystiques, pour autant que ce sont ceux que nous pouvons définir comme s'étant avancés à leurs dépens, de petit à, vers cet être qui, lui, n'a rien fait que de s'annoncer comme imprononçable, imprononçable quant à son nom, par rien d'autre que par ces lettres énigmatiques qui reproduisent (le sait-on ?) la forme générale du "je suis", non pas celui qui suit, ni celui qui est, mais ce que je suis. C'est-à-dire, cherchez toujours.

Vous voyez là rien qui spécifie tellement, encore qu'il méritait d'être spécifié à un autre niveau pour la référence qu'on en fait au père, le Dieu des Juifs, car à la vérité, le Tao s'énonce comme vous le savez, de notre temps où le zend court les rues, vous avez bien dû récolter dans un coin que le Tao qui peut se nommer n'est pas le vrai Tao. Enfin, nous ne sommes pas là pour nous gargariser avec ces vieilles plaisanteries.

Quand je parle des mystiques, je parle simplement des trous qu'ils rencontrent. Je parle de la nuit obscure, par exemple, qui prouve que, quant à ce qu'il peut y avoir d'unitif dans les rapports de la créature à quoi que ce soit, il peut toujours même avec les méthodes les plus subtiles et les plus rigoureuses, s'y rencontrer un os. Les mystiques, pour tout dire, c'est, je dois dire aussi, le seul point par où ils m'intéressent. Je ne suis pas en train de vous faire de l'acte sexuel, je pense que vous vous en apercevez suffi-

C'est-à-dire le *Mau* de l'autre d'abord, en tant que, comme tel, il introduit le redoublement du champ de l'un, c'est-à-dire encore que nous avons là rien d'autre, à proprement parler, que la figuration de ce que j'ai articulé comme la répétition originelle, comme ce qui fait que l'un premier, cet un si cher aux philosophes, et qui, pourtant, à leurs manipulations oppose quelque difficulté, que cet un ne surgit qu'en quelque sorte rétroactif à partir du moment où s'introduit comme signifiant une répétition.

Ce trait *unaire*, il me souvient des cris désespérés d'un de mes auditeurs des plus subtils, quand je l'avais simplement ramassé dans un texte de Freud, "l'Einsiger Zug", où il avait passé inaperçu pour cet ^{deuxième} interlocuteur qui aurait aimé en faire la trouvaille lui-même. Ne croyez pas pourtant qu'il n'existe que là, Freud n'a pas découvert le trait *unaire*. Si vous voulez, simplement, entre autres, bien sûr, naturellement, je vais parler tout à l'heure des grecs, mais simplement pour rester dans l'actualité, ouvrir le dernier numéro de l'excellente revue qui s'appelle "Arts Asiatiques", vous y verrez la traduction d'un très joli petit traité de la peinture par un peintre dont, heureusement, j'ai le bonheur d'avoir de petits kakémonos, qui s'appella Sho Tao et qui, ce trait *unaire*, en fait ma fois grand état, il ne parle que de cela, oui, il ne parle que de cela pendant un petit nombre de pages. Cela s'appelle en chinois, et pas seulement pour les peintres car les philosophes en parlent beaucoup ! qui veut dire ! et qui veut dire trait. C'est le trait *unaire*.

Il a beaucoup fonctionné, je vous l'assure, avant qu'ici je vous en rebatte les oreilles.

Mais, l'important, donc, aussi, c'est de reconnaître ici dans cette fonction essentielle qui nécessite comme s'opposant, comme en miroir, le champ de l'autre, à ce champ de l'un énigmatique, à proprement parler ce qui est figuré depuis longtemps dans mon graphe par la connotation signifiant le grand A barré : S (A). Ce qui permet aussi, dans cet article que j'ai intitulé "remarques", et qui donne la formule de ce qu'on appelle dans la psychanalyse et dans les textes freudiens l'une des formes de l'identification, identification à l'idéal du moi dont j'ai placé le trait précisément dans l'autre, comme indiquant au niveau de l'autre cette référence en miroir, d'où part précisément pour le sujet la veine de tout ce qui est identification. C'est-à-dire ce qui est spécialement dans le champ dont nous parlons aujourd'hui de la diade, à distinguer comme se situant, et se situant comme distinct des deux autres fonctions qui sont

samment, une "théorie" entre guillemets, mystique. Les mystiques, on en parle pour signaler qu'ils sont moins bêtes que les philosophes. De même que les malades sont moins bêtes que les psychanalystes. Ceci tient uniquement à ceci. C'est que c'est une alternative renouvelée de ce que j'ai déjà, plusieurs fois, donné comme formule de l'aliénation ; la bourse ou la vie, la liberté ou la mort, la bêtise ou la canaillerie, par exemple. Il n'y a pas de choix. Quand la question : la bêtise ou la canaillerie se pose, au moins au niveau des philosophes ou des psychanalystes, c'est toujours la bêtise qui l'emporte. Il n'y a aucun moyen de choisir la canaillerie.

Bref, pour prendre ce champ qui est entre le petit a et le grand A, vous voyez que j'ai dessiné deux lignes. L'une, fait e d'un pointillé puis d'un trait plein, ~~ête~~ simplement pour marquer que le petit a s'égale dans sa première partie à ce qu'est le petit a externe, et *qu'il y a le petit a de A*. Mais, j'ai fait une seconde ligne, une seconde ligne qui pourrait bien être la seule, pour nous marquer que ce point, ce champ, est à considérer, je dis pour nous, analystes, comme étant dans son ensemble quelque chose d'au moins suspect de participer de la fonction du trou.

Et je ne peux faire, ne serait-ce que par reconnaissance pour la contribution que M. GREEN a bien voulu apporter il y a, je crois, deux séances, à mon travail, qu'introduire ici, pourquoi pas, la référence qu'il a bien voulu y adjoindre. C'est celle qu'il a introduite, je dois dire, ne vous laissez pas emporter, très remarquablement, sous la forme de ce chaudron, qui a été extrait là où d'ailleurs suffisamment d'entre nous le connaissent, du côté de la 32ème ou 31ème nouvelle conférence de FREUD. Le chaudron, dans une certaine image qu'on peut s'en faire, ça s'exprime, quelque chose comme ceci : ça bout là-dedans. A la vérité, dans le texte de FREUD, c'est bien de cela qu'il s'agit.

elle Avec quelle ironie, FREUD pouvait laisser passer *de* des images, c'est quelque chose, bien sûr, qu'il faudrait étudier. Ça n'est pas à notre portée tout de suite. Il faudrait, auparavant, se livrer à une solide opération de décrassage, comme je l'ai fait souvent remarquer, de ce qui recouvre le texte, la marée noire. N'en disons pas trop là-dessus, si ce n'est, après tout, ceci, qu'une des choses les plus essentielles à distinguer, je voudrais que vous en reteniez la formule, c'est la différence qu'il y a entre la pourriture et la merde. Faute d'en faire une distinction exacte, on ne s'aperçoit pas, par exemple, que ce que FREUD désigne c'est *a* quelque chose qu'il y a de pourri dans la jouissance. Et ce n'est pas moi qui invente ce terme. La " gast" se promène

x Il sait très bien de quoi il parle - 13 -

déjà dans la littérature courtoise. Ce sont les termes poétiques dont usent les romans de la Table Ronde, et nous les voyons repris, nous trouvons notre bien où il est, sous la plume de ce vieux réactionnaire de T.S. Eliot, dans le titre "The West Land". Lisez le West Land, c'est une très bonne lecture, et je dois dire fort amusante, si moins claire que celle de Heidegger. Il sait très bien ce dont il parle. Il ne s'agit de rien d'autre, d'un bout à l'autre, que de la relation sexuelle.

Une des choses les plus utiles, serait, évidemment, de décanter ce champ de la pourriture, du coaltar merdeux, je dis à proprement parler, vu la fonction privilégiée que joue dans cette opération l'objet anal, dont la part psychanalytique actuelle la recouvre.

Donc, à la place de ce que j'avais défini comme le S de la grammaire, vous verrez après de quelle grammaire il s'agit, K. GREEN a rappelé qu'il ne fallait pas que j'oublie l'existence du chaudron. Chaudron, en tant qu'il fait "boulou, boulou, boulou, pschitt". La question est essentielle, et à la vérité, je lui rends tout à fait cet hommage, qu'il a pris une voie très mienne, à tout de suite faire fonctionner ce qu'il a appelé modestement l'analyse d'ici, et qui était la référence au Kitz, pour nous rappeler l'autre usage que FREUD fait du chaudron, à savoir qu'à propos de ce fameux chaudron qu'on nous reproche d'avoir rendu percé, le sujet exemplaire répond communément que, premièrement, il ne l'a pas emprunté, que, deuxièmement, percé, il l'était déjà, et troisièmement, qu'il l'a rendu intact. Formule qui, assurément, a toute sa valeur d'ironie et de WITZ, mais qui est ici particulièrement exemplaire quand il s'agit de la fonction des analystes, parce que l'usage que font les analystes de cette place dont je ~~ex~~ ^{accorde} volontiers qu'il faut la représenter par quelque chose comme un chaudron, à condition, précisément, de savoir que c'est un chaudron troué, qu'il est par conséquent tout à fait vain de l'emprunter pour y faire des confitures, et qu'aussi bien nous ne l'empruntons pas. ^{Tout} ~~Si~~ la technique analytique, comme on a tort de ne pas le remarquer, consiste précisément à laisser vide cette place du chaudron. Que je sache, on ne fait pas l'amour dans le cabinet analytique. C'est précisément parce que cette place et ce qu'on a à y mesurer, on y opère, ~~que~~ ^{sur} ce qui est là; à droite et à gauche du petit a et du grand A, nous pouvons peut-être en dire quelque chose.

Donc, je dirai que ces trois amusantes références à l'embarras du débiteur du chaudron, ne font que recouvrir de la part des analystes un triple refus de reconnaître ce qui est justement en jeu. Primo, que ce chaudron, ils ne

402

à la

l'ont pas emprunté, ils nient, et s'imaginent qu'effectivement ils l'ont emprunté. Secundo, il semble qu'ils veulent oublier, tant qu'ils le peuvent faire, que, comme ils le savent pourtant fort bien, ce chaudron est percé, que, promettre de le rendre intact est quelque chose de tout à fait aventuré. C'est seulement à partir de là qu'on pourra se rendre compte de ce dont il s'agit au niveau de phénomènes qui sont ces phénomènes de vérité, que j'ai tenté d'épingler dans la formule : moi, la vérité, je parle. Ceci est vrai, quoi que les psychanalystes en pensent. Même s'ils veulent penser quelque chose qui ne les force pas à se boucher les oreilles aux paroles de la vérité.

Ici, que nous apprend l'élément-même de la théorie psychanalytique, sinon qu'accéder à l'acte sexuel c'est accéder à une jouissance coupable, même, et surtout, si elle est innocente. La jouissance pleine, celle du roi de Thèbes, et du sauveur du peuple, de celui qui relève le sceptre tombé on ne sait comment, est sans descendance. Pourquoi ? On l'a oublié. Bref, cette jouissance qui recouvre quoi ? La pourriture, celle qui explose enfin dans la peste. Oui, le roi Oedipe a réalisé l'acte sexuel, le roi a régné.

Rassurez-vous d'ailleurs, c'est un mythe. C'est un mythe, comme presque tous les autres mythes de la mythologie grecque, il y a d'autres façons de réaliser l'acte sexuel. Elles trouvent en général leur sanction aux enfers. Celle d'Oedipe est la plus humaine, comme nous disons aujourd'hui, c'est-à-dire d'un terme dont il n'y a pas tout à fait l'équivalent en grec, où pourtant, se trouve l'armoire à linge de l'humanisme.

Quel océan de jouissance féminine, je vous le demande, n'a-t-il pas fallu pour que le navire d'Oedipe flotte sans couler, jusqu'à ce que la peste montre enfin de quoi était faite la mer de son bonheur. Cette dernière phrase peut vous paraître énigmatique. C'est qu'il y a, en effet, ici à respecter le caractère d'énigme que doit garder proprement un certain savoir, qui est celui qui concerne l'énigme que j'ai marqué ici par le trou. Aussi bien n'y a-t-il pas d'entrée possible dans ce champ sans le franchissement de l'énigme. C'est, vous le savez, ce que désigne le mythe d'Oedipe. Sans la notion de ce savoir que ne figure que l'énigme, qu'elle soit ou non raisonnée, que ce savoir, dis-je, est intolérable à la vérité. Car la Sphinx c'est ce qui se présente chaque fois que la vérité est en cause. La vérité se jette dans l'abîme quand Oedipe tranche l'énigme. Ce qui veut dire qu'il montre là, proprement, la sorte de supériorité du *Ulysse* comme il disait, que la vérité ne peut pas supporter. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire la jouissance en tant qu'elle est au principe de la vérité. Cela veut dire ce

qui s'articule au lieu de l'autre, pour que la jouissance dont il s'agit de savoir là où elle est se pose comme questionnant au nom de la vérité. Et il faut bien qu'elle soit en ce lieu pour questionner. Je veux dire, au lieu de l'autre. Car, on ne questionne pas d'ailleurs, et ceci vous indique que ce lieu que j'ai introduit comme le lieu où s'inscrit le discours de la vérité n'est certes pas, quoi qu'il ait pu entendre tel ou tel, cette sorte de lieu que les stoïciens appelaient incorporel. J'aurai à dire ce qu'il en est, à savoir, précisément, qu'il est le corps. Ce n'est pas là que j'ai encore à m'avancer aujourd'hui, quoi qu'il en soit.

Oedipe en savait un bout sur ce qui lui était posé comme question, et dont la forme devrait bien, à notre tour, retenir notre perspicacité. La figure simplifiée de la réponse, ne nous trompe-t-elle pas depuis des siècles avec ses 4 pattes, ses deux jambes et puis le bâton du circulant qui s'ajoute à la fin. Est-ce qu'il n'y a pas dans ces chiffres quelque chose d'autre dont nous trouverons mieux la formule ? A suivre, ce que va nous indiquer la fonction de l'objet petit a.

Le savoir est donc nécessaire à l'institution de l'acte sexuel. Et c'est ce que dit le mythe d'Oedipe. Jugez un peu, dès lors, de ce qu'il a fallu que déploie comme puissance de dissimulation Jocaste, puisque sur les chemins de la rencontre, de la tuké, qui est celle qu'on n'a qu'une seule fois dans sa vie, de la seule qui puisse le mener au bonheur, puisqu'Oedipe a pu ne pas savoir plus tôt la vérité. Car enfin toutes ces années que durera son bonheur, qu'il fasse l'amour le soir au lit ou pendant le jour, jamais, jamais Oedipe n'at-il eu, jamais, à évoquer cette bizarre échauffourée qui s'est produite au carrefour avec ce vieillard qui a succombé ? Et en plus, le serviteur qui a survécu, et qui, quand il a vu Oedipe monter sur le trône, a "foutu le camp" ! Voyons, voyons, est-ce que toute cette histoire, sa fuite de tous les souvenirs, enfin cette impossibilité de les rencontrer, n'est pas tout de même faite pour nous évoquer quelque chose, et d'ailleurs si Sophocle nous met bien entendu toute l'histoire du serviteur pour nous éviter de penser au fait que Jocaste, au moins, n'a pas pu ne pas savoir, il n'a pas pu éviter quand même, je vous l'ai apporté là pour vous, empêcher de faire Jocaste crier au moment qu'elle lui dit de suspendre, pour ton bien, je te donne le plus sage conseil "Je commence à en avoir assez" dit Oedipe ; "Infortuné, puisse tu ne jamais connaître qui tu es". Elle le sait, elle le sait d'ailleurs-déjà, et c'est pour cela qu'elle se tue, pour avoir causé la perte de son fils. Mais qu'est Jocaste ? Eh bien, pourquoi pas le mensonge incarné dans ce qui est de l'acte sexuel ? Si personne jusqu'ici n'a su le voir ni le dire, c'est un lieu où l'on n'accède qu'à avoir écarté la vérité de la jouissance.

bien sûr

même

à normalement

La vérité ne peut s'y faire entendre, car si elle s'y fait entendre tout se dérobe et le désert se fait. C'est un lieu peuplé pourtant d'habitude, comme vous le savez, le désert. A savoir ce champ X où ne pénètrent que nos mensurations. Il y a un monde fou, les masochistes, les ermites, les diables, les fantômes, les empuses et les larves. Il suffit simplement qu'on commence à y prêcher, nommément la préchi-précha psychanalytique, pour que tout ce monde "foute le camp".

C'est de cela qu'il s'agit. D'où en parler ? Eh bien d'où tous, ma foi, y font rentrer la jouissance. Car, la jouissance, vous ai-je dit, elle n'est pas là. Là est la valeur de jouissance. Mais, ceci, dans FREUD est fort bien dit, précisément par le mythe quand il revêt le sens dernier du mythe de l'Oedipe. Jouissance coupable, jouissance pourrie, sans doute. Mais encore, ce n'est rien dire si l'on n'introduit la fonction de la valeur de jouissance, c'est-à-dire de ce qui la transforme, en quelque chose d'un autre ordre. Le maître du mythe que lui, Freud, forge, quelle est sa jouissance ? Il jouit, dit-on, de toutes les femmes. Et qu'est-ce à dire ? N'y a-t-il pas là quelque énigme. Ces deux versants du sens du mot jouir que je vous ai dit la dernière fois, versant subjectif et objectif ; est-il celui qui jouit par essence ? Mais alors, tous les objets sont là, en quelque sorte, fuyant hors du champ ou dans ce dont-il jouit. Ce qui importe est-il la jouissance de l'objet, à savoir de la femme ? Ceci n'est pas dit, se dérobe, pour la simple raison que c'est, là, mythe qu'il s'agit de désigner en ce champ, où la fonction originelle d'une jouissance absolue qui, le ~~mythe~~ le dit assez, ne fonctionne que lorsqu'elle est jouissance tuée, si vous voulez, jouissance aseptique. Ou encore, pour prendre à mon compte un mot qu'à lire H. LE BIDOIS j'ai appris, que les canadiens emploient, ils se servent du mot can, qui, comme vous le savez, est un jerrycan, par exemple, ils emploient le mot "canner". Voilà du bon franglais, une fois de plus. Une jouissance "cannée". Voilà ce que Freud, dans le mythe, dans le mythe du père originel et de son meurtre, nous désigne comme étant la fonction originelle sans laquelle nous ne pouvons même pas nous avancer à concevoir ce qui va maintenant être notre problème. A savoir ce qui joue dans les opérations, grâce à quoi s'échangent, s'économisent et se reversent les fonctions de la jouissance telles que nous avons à nous y affronter dans l'expérience psychanalytique. C'est après ce que je vous ai donc avancé aujourd'hui, je pense, de bécotter, encore que préparatoire, ce à quoi nous nous avancerons à partir du 10 mai.

X en a point

Le 10 Mai 1967 (résumé)

411.

Suit le
Séminaire du Docteur Lacan

(compte-rendu)

Écriture

Introduction: "Être refusé"...

La logique du fantasme que je mets en place cette année peut aussi servir à des fins critiques, à une oeuvre de criblage de la théorie analytique. À cet effet je prendrai aujourd'hui comme support l'ouvrage de M. Bergler qui s'intitule "la Névrose de base". Je crois en effet que quelque chose d'essentiel y est aperçu. Bergler envisage le cas de névroses qui se définissent à son sens par ce qu'il appelle "la régression orale" et qu'il décrit en ces termes: "Des névroses orales font surgir constamment la situation du triple mécanisme de l'oralité que voici:

- 1.- Je me créerai le désir masochique d'être rejeté(1) par ma mère, en créant ou déformant des situations dans lesquelles quelque substitut de l'image pré-oedipienne de ma mère refuserait mes désirs.
- 2.- Je ne serai pas conscient de mon désir d'être rejeté et de ce que je suis l'auteur de ce rejet; je verrai seulement que j'ai raison de me défendre. Mon indignation est bien justifiée, ainsi que la pseudo-agressivité(1) que je témoigne en face de ces refus.
- 3.- Après quoi je m'apitoierai sur moi-même, en raison qu'une telle injustice ne peut arriver qu'à moi. Et je jouirai une fois de plus d'un plaisir masochique". (1) (cf. "La névrose de base" P.U.F. p 29)

Pour Bergler, c'est là la description de ce qu'il appelle "l'élément génétique" du trouble; je ne discute pas ici ce qu'il appelle "l'élément clinique". ni le principe de cette distinction (l'intervention du surmoi). Je remarque ~~xxxxxxx~~ cependant - ce qui n'est dit nulle part - que le sujet veut être refusé dans une position pourtant orale et que la pulsion orale ne consiste donc pas à vouloir obtenir le sein; que nulle part il n'est rendu compte de ce qu'ainsi la tendance dite "naturelle" de cette pulsion est renversée, que le sujet (1) Termes soulignés au tableau par le Docteur Lacan.

enfin arguera pourtant de cette position "naturelle" pour soutenir cette agressivité que Bergler a quand même reconnue comme "pseudo-agressivité", mais sans pouvoir en donner les raisons.

Cette notion de "pseudo-agressivité" trouve donc place à côté de ces autres notions déjà distinguées: l'agression qui n'est presque jamais du registre névrotique, et ce que j'ai introduit comme l'agressivité constitutive du narcissisme (dit "secondaire", dans la théorie reçue). Mais la question reste: Pourquoi le plus radical de cette "névrose orale" est cet "être refusé"? Et en quoi ce terme est pertinent?

Ici, la théorie analytique ne saurait faire l'économie d'une recherche sur ce que veut dire: "être refusé": être refusé à quel titre? et en tant que quoi? Il faudrait d'abord écarter la réponse hegelienne et son rameau sartrien qui part d'un sujet défini comme: "Selbstbewusstsein" absolument autonome, et se voit obligée d'en déduire l'exclusion mutuelle et radicale des consciences dans une "lutte à mort". Tout ce que nous apporte l'expérience analytique, en ce qui concerne le stade oral, fait en effet intervenir bien d'autres dimensions, notamment, celle corporelle du besoin de mordre et de la peur d'être dévoré.

"L'être refusé", dans ce registre, serait alors la conséquence de toute tentative pour se sauver de l'engloutissement par le partenaire maternel. Mais répondre ainsi serait peut-être trop simple, surtout si on associe à cette "névrose orale" la dimension du "masochisme" que Bergler par deux fois lui accolle pour dénoter le côté essentiellement humiliant du refus.

Or il est inexact de dire que ce qui caractérise le masochisme, c'est le fait d'assumer comme tel le côté pénible d'une situation. Cela aboutit proprement à cet abus qui consiste à faire de la dimension du sado-masochisme le registre essentiel de la relation analytique, ce qui est absolument insoutenable et représente une véritable perversion, autant de la pensée de Freud que de la théorie et de la pratique.

Le masochisme en effet se définit précisément par ce fait que le sujet assume une position d'objet au sens accentué que nous donnons à ce mot, celui d'un déchet ou du reste de l'avènement subjectif.

au principe d'un béhéfice de jouissance. Cette jouissance passe par une manœuvre du grand Autre, manœuvre qui prend la forme d'un contrat. L'autre en effet en cette occasion est le lieu où se déploie une parole de contrat, mais ce contrat dicte bien plus à l'Autre qu'au masochiste lui-même toute sa conduite.

Nous sommes loin de cet emploi réglé du terme dans l'ouvrage de Bergler; et il n'est pas étonnant que sa réduction du masochisme à une aberration le mène à un sentiment d'exaspération envers ces malades qu'il nomme "collectionneurs d'injustices", sentiment qui confine à une attitude méchante tout à fait perceptible entre les lignes; comme si d'ailleurs la justice allait de soi dans le monde où nous vivons...

Et puis après tout ne vaut-il pas mieux être rejeté, plutôt que d'être accepté trop vite? Ou bien est-il aussi naturel de supposer qu'être admis, ce sera toujours être admis à une table bienfaisante? Il est certain d'ailleurs de l'Asie du Sud-Ouest où il s'agit de convaincre certaines gens qu'ils ont bien tort de refuser d'être admis aux bienfaits du capitalisme. Ils préfèrent être rejetés...

Or pour qu'être rejeté puisse être une dimension essentielle du névrotique, il faut en tout cas que l'on se soit offert. Et cette offre on tente d'en faire de la demande, aussi bien dans la névrose que dans la cure analytique. La clé de la position névrotique tient en effet à ce rapport étroit à la demande de l'Autre, demande que justement le névrosé essaye de faire surgir par son offre. On voit bien alors que ce mythe de l'"oblativité" introduit par la prêcherie analytique, est un mythe de névrosé.

Ce qui motive en effet ces besoins paradoxaux ne peut s'évaluer purement et simplement aux éventuels bénéfices tirés de ce qui en résulte dans la réalité. Ce à quoi l'analyste a affaire, c'est à l'articulation logique de ces positions, sans préjuger de ce qui est à souhaiter pour le sujet, en l'occurrence, être admis - ou, pourquoi pas? - rejeté. Sans quoi l'analyste versera dans une attitude directive, qui peut à l'occasion aller jusqu'à devenir persécutive.

I. Il n'y a pas de Catégorie du sexe.

Cela ne nous ramène que de façon plus urgente à la tâche de cette année: la structuration de l'acte où par le rapport d'un signifiant à un autre signifiant, le sujet vient au jour. Faire un acte, c'est en effet introduire un rapport entre des signifiants. Et de ce fait, la conjoncture est consacrée comme significative, c'est-à-dire, comme occasion de penser, sans que la motricité volontaire y soit une dimension essentielle. En tant que thématization signifiante, sous forme d'opposition phonématique, le "fort-da" a donc une structure d'acte.

Maintenant, peut-on encore parler d'acte, et en quel sens, lorsque les signifiants en jeu sont ce que l'on entend communément, mais pour nous de façon tout à fait hasardée, par homme et femme?

Ce que fournit d'abord la théorie analytique pour le caractériser, c'est qu'il entraîne la satisfaction, "Befriedigung": la survie d'une paix. Cette satisfaction qui se manifeste par la détumescence aurait pour critères de "génitalité": une prétendue tendresse qui ne serait jamais la réversion d'un mépris, et la facilité dans la rupture, voire dans le deuil; la relation sexuelle serait d'autant plus "générale", qu'on pourrait penser plus facilement du partenaire: tu peux crever...

Il nous faut reprendre les choses d'un autre plan de certitude. A quoi l'acte sexuel satisfait-il? Au plaisir, peut-on répondre simplement. Mais je ne connais qu'un seul registre où cette réponse soit pleinement tenable: celui de l'ascétisme. Il est tenu dans l'histoire par Diogène qui en une sorte de traitement médical du désir, fait le geste public de la masturbation, geste par lequel il s'exclut du même coup de la cité, comme il se voit à la position du personnage dans son tonneau.

Mais ce lieu du plaisir, de la moindre tension, n'est pas suffisant, dans la mesure où la recherche impliquée par l'acte sexuel, fait apparaître tout une variété de modes de satisfaction qu'il est impossible de saisir dans son ensemble, en dehors d'une scrutation logique permettant de situer ce qui est impliqué par la différence entre un être masculin et un être féminin.

Or il n'y en a pas de répartition simple, comme le laissent supposer, dans la technique usuelle du serrurier par exemple, l'appellation: "pièce mâle-pièce femelle"; et c'est ce que j'entendais signifier en disant qu'il n'y a pas d'acte sexuel. Ainsi quand je prononce le fameux: "Tu es ma femme", il est tout à fait clair qu'il ne suffit pas que je le dise pour que je ~~sois~~ reste son homme, ce qui même ne résoudrait rien. Il s'agit simplement d'un vœu d'appartenance qui est gros d'un pacte, au minimum d'un pacte de préférence.

Ce pacte ne nous apprend rien en ce qui concerne l'être de l'homme ou de la femme. Tout au plus suppose-t-il deux termes, et deux termes opposés. Faire de cette union un sacrement n'y change rien. Le "Tu es ma femme" de Freud, si prévalent pour lui nous dit-on, l'a laissé tout aussi embarrassé jusqu'à la fin sur le thème: Que veut une femme? D'ailleurs, depuis que la psychanalyse existe, on n'a pas fait un pas pour déterminer ce qu'il en est de la jouissance féminine, et c'est quand même quelque chose qui vaut d'être relevé.

Mais nous y reviendrons, car il me suffit de rappeler pour le moment que l'acte sexuel implique à tous les niveaux un élément tiers qu'il s'agisse de la "mère", en ce qu'elle prend place dans la structure oedipienne comme interdit toujours présent dans le désir, et à laquelle sont rattachés tous les ravalements de ~~la~~ la vie amoureuse, ou du "phallus", qui implique que nous inventions à son propos une négation spéciale, puisqu'il doit manquer à celui qui l'a, sans être perdu pour autant, et qu'il devient d'autre part l'être du partenaire qui ne l'a pas.

Comment expliquer autrement qu'un Aristote, si soumis à la grammaire, nous dit-on, n'ait soufflé mot, dans sa table des catégories, de la catégorie du sexe, bien que la alngue grecque soit soumise comme la nôtre à la "sexui-semblance"? Ne se pourrait-il pas que ce soit la grammaire qui soit fautive, que l'être soit "insexuable" (pour employer à nouveau les termes de Pichon) et que, la "quiddité" du sexe manquant, il n'y ait peut-être que le phallus, toutes choses qui, indépendamment du thème superficiel de la "lutte des sexes", devraient avoir leur poids, car on retrouve ici, concernant l'acte sexuel, l' , au sens de

II. -Le Lieu de l'Un.

Quoi qu'il en soit, cet élément tiers, nécessaire à l'acte sexuel, se traduit dans la structure par la triplicité du petit a , de l'Un et du grand Autre.

Le Un concerne la prétendue union sexuelle et désigne ce champ où se pose la question de savoir si peut se produire l'acte de partition nécessité par la répartition des fonctions en mâle et femelle. Or il y a un abîme entre toute promotion de la bipolarité mâle et femelle, et ce que donne l'expérience concernant l'acte qui la fonde.

C'est pour cela que j'ai employé pour décrire ce champ la métaphore du chaudron percé, dénonçant le Un fictif, auquel se raccroche toute une théorie analytique, y désignant au contraire le champ d'où parle toute vérité, cette vérité qui, ~~xxx~~ au moins depuis le tournant marxiste, n'a d'autre forme que le symptôme, c'est-à-dire, la signification des discordances entre le réel et ce pour quoi il se donne; le symptôme, ou si l'on veut: l'idéologie, mais à la condition d'y inclure la perception elle-même. Celle-ci en est en effet le modèle: celui d'un crible par rapport à la réalité. D'ailleurs tout ce qui existe d'idéologie n'a jamais été construit par les philosophes que sur une réflexion première portant sur la perception. Quant à ce que Freud appelle "le fleuve de boue" de la connaissance mystique, soit tout ce que la connaissance nous a apporté jusqu'à l'avènement de la forme de la science, cela n'avait rien d'autre pour principe et pour base que l'existence de l'acte sexuel.

Lorsqu'on lit dans Freud qu'il y a des fonctions "déssexualisées", cela veut dire qu'il faut chercher le sexe à leur origine. Il n'y a pas de prétendue "sphère non-conflictuelle", permettant une appréhension plus ou moins acceptisée de la réalité. Dire qu'il y a des rapports à la vérité (et non plus seulement à la réalité) que l'acte sexuel n'intéresse pas, est faux. Il n'y en a pas.

Il n'y a qu'un seul domaine, pourrait-il sembler, qui n'ait pas de rapport avec l'acte sexuel, en tant qu'il intéresse la vérité: c'est la mathématique, au point où elle conflue avec la logique. Mais je crois que c'est là justement ce qui permet à Russell de dire "qu'on

En fait c'est vrai, à partir d'une position définitionnelle de la vérité: on pose un système d'axiomes, on le développe, et on tente de savoir s'il est ou non consistant. Mais cette position de la vérité dont on part, je ne crois pas qu'elle puisse être pensée comme ~~xxxxxxxxxxxx~~ indépendante de la mise en question comme telle de l'acte sexuel. Peut-être même la grande difficulté, le grand risque des mathématiques, comme en témoigne le gémissement d'un Cantor, sont-ils d'être le lieu de la liberté.

En sorte que la formule selon laquelle le vrai concerne le réel, en tant que nous y sommes engagés par l'acte sexuel, qu'il existe ou non, me paraît générale, et, au point où nous en sommes, la plus juste. C'est en ce lieu de l'Un troué que se noue tout symptôme, comportant pour cela, si étonnant qu'il nous paraisse, sa face de satisfaction. Un symptôme est en effet plus satisfaisant que la lecture d'un roman policier, il entretient avec l'acte sexuel des rapports plus étroits qu'avec le "je ne pense pas" fondamental, dont je vous ai rappelé au début de ces réflexions que l'homme y aliène son "je ne suis pas" trop peu supportable. C'est pour cela qu'être rejeté est peut-être un alibi assez désagréable, mais encore préférable à ne pas être.

III. - Le lieu de l'Autre

Passons maintenant à l'Autre qui est le lieu du signifiant lequel n'existe que comme répétition; cet Autre, on peut maintenant le redéfinir comme réservoir de matériel pour l'acte; car si le matériel s'accumule, c'est très probablement du fait que l'acte est impossible. Or quand je dis cela, je ne dis pas qu'il n'existe pas. J'entends plutôt que l'impossibilité, c'est le réel pur, avant tout signifiant, la définition du possible exigeant toujours une première symbolisation. Toute symbolisation exclue, la formule "l'impossible, c'est le réel", vous paraîtra plus admissible.

Or je souligne à nouveau qu'on n'a prouvé dans aucun système formel la possibilité de l'acte sexuel. Vous me direz que cela ne prouve rien, puisque l'on sait aujourd'hui très bien cerner ce domaine qui a pour statut d'être non-décidable, et que l'on peut le définir logiquement. Alors cet Autre, comment le définir, et quel est son

Je me suis laissé dire que je camouflais sous ce lieu de l'Autre ce qu'on appelle agréablement "l'Esprit". L'ennuyeux, c'est que c'est faux. L'autre, c'est le corps. Le corps en effet, notre présence de corps animal, est le premier lieu où mettre des inscriptions, le premier signifiant. Le corps, comme l'indique la Bible, en tant que lieu des cicatrices, est fait pour inscrire quelque chose qu'on appelle la marque. Le premier geste d'amour, c'est toujours un tout petit peu un geste qui ébague la marque.

Or qu'advient-il au niveau du corps, lors de cette irruption de l'Un qui représente l'acte sexuel? Eh bien, quand l'Un fait irruption au champ de l'Autre, cela se manifeste, non par des rapports dialectiques de l'un et du multiple, mais sur le corps, qui tombe en morceaux. Notre expérience nous apprend en effet que l'enfant rompt la belle unité de l'empire du corps maternel, et ressent comme une menace d'être par elle déchiré. La fantaisie mystique d'Eros puissance unifiante, n'est qu'une compensation de la terreur liée à ce fantasme orphique de corps morcelé.

Aussi la question se repose-t-elle en ces termes: Pourquoi y a-t-il cet Autre? Et pourquoi, alors qu'il est simple, est-il mis en position de double, quand il s'agit d'expliquer ce curieux Un qui se noue dans la bête à deux dos, autrement dit dans l'étreinte de deux corps? Notons d'abord qu'entre le champ de l'Un et le champ de l'Autre, il n'y a aucun lien. C'est même pour cela que l'Autre, c'est aussi l'inconscient c'est-à-dire, que le symptôme, toujours plus chargé de ce qu'il contient de savoir, est coupé de sa vérité. Or ce qui les coupe l'un de l'autre, c'est très précisément ce qui constitue le sujet.

Il n'y a pas de sujet de la vérité. Et cela est très spécifiquement cartésien. Le sujet ne sait rien de lui, sinon qu'il doute. Mais le sujet cartésien n'a pas nécessairement pour fondement Dieu ou l'âme. Son incompatibilité avec l'étendue ne permet donc pas d'identifier l'étendue et le corps. Bien au contraire, il faut le reprendre par le biais de son union intime avec le corps.

De même si l'on veut donner un modèle topologique du sujet agissant entre ce que nous avons défini comme l'Un et l'Autre, il suffit

de rappeler que ce qui définit une surface dans la structure, c'est le trou qu'elle constitue par son bord et qu'au degré suivant, celui du volume, il n'y a d'autre support du corps que le tranchant qui préside à son découpage. Or une algèbre de bords implique justement que le sujet est toujours d'un degré structural au dessous de celui qui définit son corps. C'est ce qui fait que sa passivité, puisqu'il dépend d'une marque sur le corps, ne saurait être compensée par aucune activité, fût-elle son affirmation en acte.

Alors, de quoi L'autre est-il l'autre? Je me contenterai aujourd'hui de cette simple réponse: il est l'autre de ce qui constitue le premier temps du découpage de la ligne, à savoir: l'objet a , dit à ce titre incommensurable.

20 - 16/5/67 Séance

Dr LACAN.- Je vais d'abord vous annoncer qu'à mon grand regret je ne ferai pas ce cours, ou ce séminaire (comme vous voudrez l'appeler), mercredi prochain. Pour la raison qu'il y a la grève, qu'après tout j'entends pour ma part la respecter, entre les inconvénients que nous donnerait qu'en annonce que, toute électricité étant coupée, et surtout ce que je ne donne tant de mal, depuis de nombreuses années, pour faire fonctionner ici, à votre bénéfice et au sien, serait rendu inutile. Donc, il faudra le réinscrire d'ici la fin de la séance, pour que les personnes qui arrivent en retard n'ignorant point qu'il n'y aura de "prochain" séminaire", puisqu'on l'appelle ainsi, que dans quinze jours. Nous sommes, je crois, le 10 mai; ça fait donc le 24. Rendez-vous au 24 !

Quelqu'un a-t-il quelque observation à me faire sur ce que je vous ai communiqué à la dernière séance ? Ou quelqu'un s'est-il fait quelque réflexion comportant spécialement - ~~est~~ ^{est} ~~de~~ ^{de} ~~la~~ ^{la} ~~lanterne~~ ^{lanterne} - ce que j'ai écrit au tableau ?

... Il ne semble pas, et je ne sais pas si je dois ou non en respirer ! Es-ce à cause de la profonde distraction avec laquelle on reçoit ce que je peux inscrire ?

Enfin, je me suis fait, en tantant chez moi, un sang d'encre, pour avoir écrit au tableau la formule de petit a (bien sûr !) racine de 5 moins 1 sur 2. Et puis, tant de suite après, la valeur de racine de 5 : 2,236... enfin... et quelque chose. Puis, je me suis livré à quelques plaisanteries sur la table des logarithmes.